érudit
www.erudit.org

Article

« *La gloire des filles à Magloire* d'André Ricard »

Denis Saint-Jacques

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, vol. 1, n° 1, 1976, p. 13-15.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/1327ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:01

LA GLOIRE DES FILLES À MAGLOIRE *

d'André Ricard

C'est, pour le dire net, une histoire de bordel: pas un de ces merveilleux établissements comme nous en montre *le Balcon* de Jean Genet où luxure se confond avec luxe et que transfigure la noblesse de grands personnages, d'actions politiques importantes et de la représentation stylisée, mais un simple bordel pour bûcherons dans les rangs d'un village de colonisation où se trame comme grande affaire le détournement d'un défilé paroissial; et cela présenté dans une langue réaliste qui interdit toute évasion hors des données concrètes. Une mesquine et vulgaire histoire de bordel, donc, racontée dans la langue simple et crue qui convient. On sent dans ce titre, *La Gloire des filles à Magloire*, le ton du sarcasme. Le triomphe des filles de mauvaise vie, nous l'avons appris autrefois à l'école, ne se produira que dans l'au-delà quand, repenties, elles prendront enfin place parmi les justes. Mais d'ici là...

D'un tel thème, que faire d'autre qu'une comédie au ton truculent et gaulois? la putain graveleuse, le villageois naïf, le bûcheron bon vivant, le curé berné fourniraient les types d'une bonne farce paysanne. Et pourtant, nous ne connaîtrons ni le curé berné, ni les bûcherons bon vivants, et les putains ne se montreront pas si graveleuses, ni le villageois naïf. Ceux qui ont déjà entendu l'émission radiophonique[1] dont provient cette pièce savent qu'il s'agit de bien autre chose: d'une famille persécutée, de la vengeance qui rachète une vie d'humiliations, d'un viol aussi. Un mélodrame, alors, fondé sur les malheurs d'une condition sociale déchue, agrémenté de péripéties sordides et des larmes du désespoir? Les dés ne seront pas pipés: on ne saura pas dès l'entrée qu'il faut rire ou pleurer avant même d'avoir vu de quoi il retourne. Voilà une pièce inquiétante où l'auteur n'impose pas au spectateur les attitudes et les émotions à prendre devant ce qui se passe! Que celui-ci en décide lui-même, il ne lui sera pas, non plus, fait de discours explicatif et moralisateur par quelque porte-parole de la Religion, de la Nation ou du Prolétariat. L'aventure se présente sans justifications, et à bon spectateur salut!

La critique, en pareil cas, peut offrir un caractère ambigu, celui de fournir un supplément explicatif à une oeuvre qui n'impose pas d'interprétation privilégiée. Elle dit ce qu'il faut comprendre, quel intérêt s'y trouve et quel avantage il y a à consommer l'oeuvre. C'est alors de la publicité sous forme de mode d'emploi et, comme toute réclame, elle vise à accréditer une opinion favorable au produit proposé. Cette critique, d'un ami de l'auteur, jouera le même rôle en respectant les règles à ceci près qu'elle osera au moins s'afficher comme réclame. Mais on aura avantage à se rappeler que la pièce, elle, n'a aucune opinion à son propre sujet, qu'il faut la prendre comme elle s'offre et qu'elle s'offre d'abord sous forme à être perçue et éprouvée. Elle sera toujours trop vite comprise et classée, surtout par une critique.

Voyons en tout cas ce qu'on peut fournir comme mode d'emploi. D'abord, comment consommer? Par la représentation, bien sûr, car, on ne le répétera jamais assez, le théâtre est un art du spectacle; mais aussi bien par la lecture. La littérature dramatique propose une pratique différente, certes, de celle de la scène et pourtant tout aussi spécifique et justifiée. Cette critique, je l'ai écrite pour un livre, — et avant les premières représentations au Trident d'ailleurs — pour la lecture donc, et sans embarras, car, si on peut croire que le livre ne rend pas l'effet du spectacle, l'inverse apparaît tout aussi juste. Pourquoi faudrait-il sacrifier l'un à l'autre? Gardons sa place à la littérature dramatique.

Un des premiers traits qui retiendra l'attention d'un lecteur — et dont, pour cause, le spectateur ne connaîtra rien — touche à l'orthographe. André Ricard tente d'indiquer pour l'idiome que parlent ses personnages, les déviations phonétiques et même syntaxiques à la norme par des graphies spéciales. Cela choquera peut-être. Il existe certaines conventions dans l'écriture "jouale", déjà elle-même déviante par rapport au français standard; or, ces graphies ne les respectent pas. Une telle irrégularité au second degré pourra paraître excessive et inopportune. Mais on commettrait une erreur à considérer la langue *des filles à Magloire* comme un quelconque avatar du joual; au contraire, celui-ci, mode d'expression du prolétariat québécois contemporain, procède de l'aliénation concrète de celui-là, parler paysan du Canadien d'autrefois. Les personnages de la pièce vivent, en 1948, l'existence des colons d'un village qui commence à

Ricard, André: *La Gloire des filles à Magloire*, Leméac, coll. théâtre, 1975.

peine d'être touché par la technique moderne — l'électrification n'y est pas même généralisée — et qui, protégé par son retard culturel, s'exprime comme avant le joual. Si Ricard n'écrit pas ici comme nous y sommes habitués, on comprendra que c'est en partie, par souci d'exactitude, mais aussi pour attirer l'attention sur ce thème précis de la langue, celle qui se perd, qui s'est perdue déjà. Dans cette mésaventure de la colonisation où une idéologie déchue avait vu autrefois notre survie et le moment exemplaire de notre ressourcement, les sociétés anglaises et américaines ont pris le relais, apportant la technologie et transformant les villageois en prolétaires, à la scierie ou à l'usine à papier, et les colons en "lumber jacks". Bientôt, nous apprennent les filles à Magloire, les "Anglas" devaient régler aussi nos plaisirs. Renelle et Paula se débrouillent déjà fort bien dans leur langue. Combien de temps encore accepteront-elles de parler la nôtre? Ne trouvent-elles pas leur "gloire" dans notre défaite? L'étrangeté de l'écriture vient peut-être, après tout, de ce que c'est celle d'une langue morte. Mais cette mort n'est pas si ancienne qu'elle ne nous hante encore, déterminant le présent, infléchissant les avenirs, ni cette colonisation si révolue qu'elle ne nous réduise, par un curieux effet de retour, en colonisé, ni ces filles si triomphantes que notre défaite ne s'avère aussi la leur. Leur gloire passe par la soumission, le joual et bientôt l'anglais:

> *Envoèye, mouve! Attends pas que je mette les Anglas da Compagnie apras toé. Welcome gentlemen! Ayeayeaye! Ca, c'est de la visite rare! Oh! Frankie. Tank you so much for the strawberries...*

Mais sous les mots et par eux se dessine aussi une action de désir, de vengeance et de folie où l'oppression sociale se donne les couleurs du destin. Les lignes de force s'en distribuent selon les axes suivants. Un villageois adolescent vient chercher dans une maison de plaisir une initiation sexuelle que sa société propre ne lui permet pas encore. Mais la famille qui tient le bordel, une mère et ses filles, porte une haine vivace aux habitants du village qui les méprisent et qu'elles rendent responsables de leur condition. Le charme maladroit du jeune homme joue un moment pour lui et une des filles songera à le mettre à profit, sinon pour une vengeance, du moins pour quelque troc. Mais le poids d'une indigne action de son père retombera sur lui, alors que les "Anglas" assureront la vengeance de la famille Magloire contre les villageois et en tireront les profits. Il ne restera plus à l'adolescent frustré qu'à assouvir son désir par la violence. Il trouvera, comme victime, la plus jeune des filles à Magloire encore vierge et folle. Le viol de la Zarzaise, c'est le nom évocateur qu'on lui donne, aura lieu au moment où, sur la galerie avant du bordel, les autres filles savourent en public leur revanche: le défilé du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse, obligé par leurs alliés de la compagnie de passer devant leur maison pavoisée.

Cette fiction se développe avec une grande économie de moyens et surprendra ceux qui se souviennent de *La Vie exemplaire d'Alcide 1er le pharaminaux et de sa proche descendance*[2]. De la pléthore baroque aux contraintes réalistes, les familles se suivent et ne se ressemblent pas. Un seul lieu, vingt-quatre heures, une action unique et serrée menant sur scène cinq personnages (Ti-Beu, l'adolescent, Paula, la femme désirée, la Zarzaise, la jeune fille violentée, Renelle, la soeur aînée arbitre et Jos, celui qui tire les marrons du jeu), tout concourt à une dramaturgie traditionnelle où la fiction se voit privilégiée et sa mise en forme, effacée. Nous n'aurons ici aucun de ces intéressants trucs qu'exigent aujourd'hui les spécialistes de théâtre pour bien se sentir entre eux au spectacle: pas de distanciation, de jeu parmi le public, de pièce dans la pièce, ni aucun autre miroir aux alouettes pour théâtrologues. Cette histoire que nous propose le dramaturge, c'est à elle qu'il veut intéresser un large public et non quelque confidentielle coterie d'avant-garde.

Mais si Ricard se contraint à un rigoureux dépouillement dramaturgique, il n'ira pas jusqu'à respecter les convenances de façon pointilleuse. Que l'action se déroule dans un bordel, cela entraîne d'inévitables sollicitations au plan de l'érotisme; sans chercher le scandale, on ne nous cachera pas ce que le désir a de physique et même de cruel et violent. Pourtant, à notre époque, la sexualité affichée n'inquiète plus beaucoup et plusieurs trouveront que *les filles à Magloire* en laissent beaucoup plus deviner que voir. D'un autre point de vue, certains pourront se sentir gênés du personnage de la Zarzaise; la folie reste un thème toujours délicat à évoquer. Et cette pauvre bâtarde, niaise et cruelle, que ses soeurs cachent aux étrangers, la pièce la garde au premier plan. Occupée à des travaux ménagers, à torturer des insectes, à parler à des animaux morts, à préparer des feux purificateurs ou à jouer sa "métomarphose", elle dérange sans cesse. Sa folie ne se subordonne pas à une histoire de désir trompé et assouvi de villageois; elle la déborde et la domine. Si celui-ci trouve avec la Zarzaise une satisfaction qu'il espérait de Paula, cela n'ira pas sans un renversement qui lui donne un rôle dans le délire de la folle alors que, pour sa part, il s'efface dans son acte. La fin de la pièce ne laisse aucun doute à ce sujet: le protagoniste s'y révèle celui qui n'a jamais eu de fonction claire, la Zarzaise. L'oeuvre ne la cache pas, ne la ridiculise pas, ne la moralise pas, n'appitoie pas sur elle, mais la montre dans ce que peut avoir de choquant et d'irréductible la déraison en liberté. *La Gloire des filles à Magloire* ou la folle au bordel, ce genre de réclame risque de faire fuir les gens convenables et de rameuter les désaxés. Tant pis et tant mieux (ou vice versa).

Dans cette oeuvre apparemment simple de structure, les choses se compliquent dès qu'on y regarde d'un peu près. L'action dépouillée et linéaire révèle, toutefois, à l'analyse trois niveaux assez autonomes. À la base, se trouvent les interactions de groupes: la famille Magloire exerce sa vengeance contre le village grâce à l'aide des cadres de la société d'exploitation forestière. Cela détermine un premier champ de force sur lequel s'enlève la mésaventure du jeune homme mené par le désir vers des prostituées qui le rejettent au profit d'un homme moins séduisant mais qui peut mieux leur servir. Ce niveau constitue l'intrigue interpersonnelle qui génère la progression de l'action et ses péripéties. Ce champ de forces sociales et cette intrigue disposent enfin un arrière-fond cohérent et continu pour les manifestations disruptives de la Zarzaise. C'est en conclusion que son viol réalise l'unité des niveaux en épinglant son existence à l'intrigue qui

fournit ainsi un contrepoint ironique au triomphe familial. Ce qu'on saisit mal reste cependant le sens de ce troisième niveau. La folie de la jeune fille symbolise l'échec social de sa famille, et sa faiblesse l'offre en victime à l'exaspération du jeune homme, mais, en retour, son existence n'interroge-t-elle pas aussi l'ordre social et le jeu du désir? Que faire d'une folle? L'enfermer chez les soeurs, par exemple, comme sa famille y pense? ou la laisser parler et agir en oracle et victime sacrifiée, comme nous le voyons ici? Le destin des oracles s'y répète pour elle jusqu'en ceci qu'elle reste incomprise.

Qui donc est la Zarzaise? Comment apprécier ses actes? Fille à Magloire, mais non de Magloire, bâtarde donc, elle apparaît ainsi manifester de façon exemplaire la marginalité sociale de sa famille. Mais, d'autre part, vierge encore, niaise et névrosée, elle ne peut jouer efficacement le rôle que cette situation lui destine. La prostitution lui convient mal, elle sera vouée au sacré, mais pas comme l'envisage sa famille de façon irréaliste. Son insuffisance mentale la constituera en interdit, en tabou. Elle reste intouchable pour les clients du bordel et son initiation sexuelle ne se fera que par violence. Dans l'économie de la pièce, cette effraction du sacré perpétrée par le jeune homme fait pendant à l'humiliation imposée à la religion des villageois par la famille Magloire. Si cette religion doit se plier aux dévoiements que lui impose le pouvoir économique et s'en trouve réduite au ridicule, le tabou de la folle se trouve rompu par le viol, la Zarzaise n'est plus intacte. La religion a reconnu l'économique qui la détermine et la folie a été marquée de la sexualité qui la constitue. Du reste, le village s'était déjà, dès le début, donné à l'argent des "Anglas" et la Zarzaise au désir:

> *E j jouais à belle qui dort dans le bois pis que le prince guy donne un bec.*
> (première réplique du personnage)

Elle aura beau torturer les insectes en châtiment et allumer des incendies purificatoires, le sexe agit en elle déjà et, en fin de compte, c'est elle qui séduira le jeune homme. Elle restera folle pourtant de ne pas savoir exiger le prix du sacrifice. La religion aura beau exorciser les mauvais lieux et multiplier ses fastes triomphants, l'argent qui paie ces fastes ne l'en conduira pas moins aux mauvais lieux. Elle restera religion pourtant de ne pas savoir le prix qu'elle paye au sexe. Car c'est bien la "parade" paroissiale qui paie la note de Jos au bordel. Religion et folie subissent des avatars parallèles qu'un espace commun articule l'un à l'autre: le bordel.

Pourquoi le bordel? Parce que c'est une institution exemplaire des rapports sociaux entre le sexe et l'argent? Le mariage ferait tout aussi bien et aurait un caractère moins marginal. Peut-être alors la marginalité a-t-elle justement son rôle à jouer? Rejetée par l'appareil idéologique (l'Église) qui conditionne l'acceptation sociale dans son milieu d'origine, la famille Magloire ne peut se maintenir sans exercer une profession qui a pour effet d'accentuer ce rejet. Mais, en retour, cette profession méprisée prouve par sa réussite l'inaptitude des institutions légales à satisfaire les rapports du sexe et de l'argent dans cette société. Que peut faire un adolescent poussé par le désir dans les impasses sexuelles d'une morale puritaine? le bordel agit ici comme révélateur des carences du système qui le marginalise. Mais ce même système le produit aussi et les carences iront s'y répercutant: Robertine sera malheureuse et la Zarzaise folle, empoisonnant tous les triomphes que leurs soeurs pourraient avoir contre leurs ennemis. Le vingt-cinquième anniversaire de la paroisse est une farce, mais la gloire des filles à Magloire est une défaite: Ti-Beu, d'abord, puis Jos et les "Anglas" leur en font payer le prix de violence et d'aliénation. Si la victoire de Jos s'avère prévisible, individualisant celle du pouvoir économique réel, celle de Ti-Beu, plus ambiguë — le viol peut-il être une victoire? —, indique la seule évolution dialectique de la situation. Le jeune homme a appris que rien ne lui appartient et qu'il lui fallait prendre, mais il contracte par là envers la folle une dette qui est le prix du sang. Saura-t-il l'assumer? S'émancipera-t-il dans sa société ou de sa société? Que dit l'oracle:

> *El bon Yieu se tanne, pensez pas. El bon Yieu se tanne de voir toutes les péchés qui se commettent. Des fois, l'envie me pogne de tirer ça dans le feu. Toute brûler... Vous autres, vous allez continuer à expier jusqu'à mort... Qu'on va donc te les sacrer là toutes eux autres, dans leu saloperie.*

Mais il dit aussi attendre le prince charmant. Un oracle ne parle jamais trop clair, réservant plusieurs issues à l'avenir. N'évoque-t-il pas aussi un passé, celui de la famille d'Alcide dont l'apothéose même avait provoqué la chute?

Denis Saint-Jacques
Université Laval

[1] *Le Solarium*, émission *Premières*, 11 octobre 1974, Radio-Canada, chaîne FM.

2. Leméac, 1973. Jouée au Trident à l'hiver 1972.